

VINCENT DESTOUCHES

Préface de Richard Legendre

DE  
L'IMPACT  
AU  
CF MONTRÉAL



30 ans d'histoire  
en 30 moments marquants

## LA PREMIÈRE PIERRE

Dernier du classement de l'American Professional Soccer League (APSL) en 1993, l'Impact de Montréal voit son entraîneur-chef, Eddie Firmani, larguer les amarres à trois jours du début de la saison 1994. Ce qui débute comme la chronique d'une catastrophe annoncée va pourtant se conclure sur la première belle page d'histoire écrite à l'encre bleue et noire, aux couleurs du maillot rayé emblématique.

Parachuté entraîneur-chef à quelques encablures du coup d'envoi, Valerio Gazzola poursuit son ascension fulgurante au sein du club. Alors que l'Impact faisait ses premiers pas, il entraînant l'Université McGill, en plus d'être l'entraîneur adjoint de l'équipe nationale du Canada des moins de 17 ans, avec laquelle il a disputé la Coupe du monde U-17 au Japon, en août-septembre 1993.

C'est Firmani en personne qui l'approche en novembre, lui offrant le poste d'entraîneur de l'équipe réserve de l'Impact alors en gestation. Après s'être occupé avec brio de la plupart des joueurs de l'équipe première durant la saison morte, Gazzola voit Firmani le nommer au poste d'adjoint en avril. La saison 1994 tarde à se mettre en route en raison de la tenue de la Coupe du monde aux États-Unis, repoussant le match d'ouverture au 1<sup>er</sup> juillet.

Or, le départ impromptu de Firmani prend tout le monde au dépourvu et pousse le club à reléguer le projet d'équipe réserve au bas de la liste des priorités, puisque Gazzola doit remplacer son aîné au pied levé. Malgré la victoire initiale grisante contre Toronto, grâce à un but de Lloyd Barker, les défaites s'enchaînent ensuite, au compte de trois. Les rencontres sont marquées par les coups de sang des Montréalais qui, loin de faire dans la dentelle, ne reçoivent pas moins de quatre cartons rouges en neuf matches.

« On avait une très bonne équipe, arrivée à mon sens à maturité, juge Gazzola. Je connaissais tous les joueurs, et j'avais même joué avec John Limniatis et Patrick Diotte dans le temps, mais j'ai vite trouvé qu'ils manquaient de discipline sur le terrain. On écopait de cartons rouges, de beaucoup de cartons jaunes... Au lendemain de notre troisième défaite de la saison, à Toronto, alors que nous montions dans l'autocar pour rentrer à Montréal, j'ai remis des enveloppes à certains joueurs. À l'intérieur, il y avait des amendes pour manque de discipline. C'était très élevé : 250 \$ le carton jaune pour contestation ! Un avertissement à cause d'un tacle pour sortir un joueur, je n'ai pas de problème avec ça, mais pour avoir parlé à l'arbitre, alors ça, non ! Le carton rouge, c'était 500 \$. Les joueurs ont vite compris que, pour avoir du succès, nous devons concentrer nos énergies sur le terrain. »

Une partie du casse-tête que doit résoudre Valerio Gazzola réside dans la composition de son vestiaire, pétri de joueurs de caractère qui, de plus, présentaient un bon curriculum, dont l'international américain Jean Harbor, les internationaux canadiens Nick Dasovic et Enzo Concina... Autant de joueurs recrutés pour venir jouer sous les ordres de Firmani et non d'un Gazzola tout juste âgé de 30 ans. « J'étais plus jeune que certains des joueurs ! Il a fallu les convaincre que je

pouvais faire le travail. Mais on a réussi à se trouver et, rapidement, on a enchaîné les victoires. Notre bilan s'est amélioré à 11 victoires et 4 défaites. On était sur une lancée incroyable. Les joueurs en voulaient tellement... Si on perdait un match, c'était la fin du monde. C'était ça, le mot d'ordre : on n'avait pas le droit de perdre. »

S'il a affaire à des têtes fortes, Gazzola le rend bien à ses hommes. « Quand Valerio a pris les rênes, on a senti la différence, note le milieu Nick De Santis. Parce qu'il avait faim. Et comme il était d'ici, il a amené beaucoup d'émotion et de passion dans l'environnement de l'équipe ! »

Le caractère bien trempé des ouailles de Gazzola ne sévit pas que sur le terrain. À l'occasion d'une virée à Los Angeles, au mois d'août, le groupe sort la boîte à claques, mais trouve des adversaires qui, eux aussi, ne demandent qu'à faire tâter leurs poings.

« Comme souvent, le grabuge a pour point de départ une histoire de cœur », raconte Mike Moretto, le gérant de l'équipement. « Kevin Holness dansait avec une fille, mais son petit ami, qui se trouvait avec d'autres types au bar, est arrivé et l'a frappé en plein dans le pif. Tout le monde est venu s'en mêler, et les videurs les ont jetés dehors. Dans le stationnement, c'est parti en grosse bagarre générale. Ils étaient tous de la partie : Marco Rizi, Nick De Santis, Patrice Ferri... Ils sont revenus à l'hôtel vers deux ou trois heures du matin, et quelqu'un est venu frapper à ma porte pour me demander où était la chambre de la thérapeute, car ils avaient besoin de soins. Les gars avaient des bleus partout ! Leurs mains étaient blessées, le nez de Kevin était cassé, Ferri en avait même perdu sa chemise ! Le lendemain matin, au petit déjeuner, ils ne voulaient pas dire à Valerio ce qui s'était passé parce que, d'une part, ils avaient dépassé

le couvre-feu, et que, d'autre part, il serait devenu fou!» se souvient Moretto en riant.

Malgré une petite baisse de régime au mois de septembre, marqué par trois défaites contre les Foxes du Colorado, l'Impact finit la saison régulière par une démonstration de puissance contre Fort Lauderdale, atomisé 5-1 devant 2379 fidèles au Centre Claude-Robillard. Au classement, Montréal se classe troisième des sept clubs engagés dans l'APSL, derrière les Sounders de Seattle et le Salsa de Los Angeles, futur adversaire de l'Impact en demi-finale.

Le succès du club de Joey Saputo a de quoi susciter l'enthousiasme dans une ère pré-MLS où le gratin des joueurs se retrouve dans l'APSL, elle-même la crème de la crème des ligues de soccer en Amérique du Nord. Cette réussite attire la curiosité des médias locaux, dans un contexte très particulier, puisque la Ligue nationale de hockey, tout comme les ligues majeures de baseball, se trouvent empêtrées dans un lock-out, privant Montréal autant des Canadiens que des Expos. Cette visibilité donne l'impression aux artisans de l'Impact que la croissance de leur modeste club ne passe pas inaperçue. Peu à peu, le Bleu-Blanc-Noir s'invite dans le paysage sportif montréalais. Par contre, malgré cette reconnaissance médiatique accrue, les revenus sont maigres.

«On dit que, si tu gagnes, le monde va venir, mais ce n'était pas toujours le cas! Il fallait convaincre les gens, car il y en a eu, des équipes professionnelles, à Montréal: l'Olympique, les Castors, le Manic, l'Inter, le Supra... Et elles n'ont jamais duré! Il fallait combattre une certaine perception du milieu», explique Valerio Gazzola.

«Je donnais de 10 000 à 12 000 billets par match dans les écoles et ailleurs! lance Mike Moretto. J'allais jusqu'à faire la livraison... Eh bien, même si on en donnait 12 000, on ne

voyait habituellement que 3000 personnes, en plus de celles qui achetaient leur place. Je donnais 1000 billets par match à un supermarché de LaSalle; si tu allais là et que tu achetais des produits Saputo, tu avais droit à deux billets en admission générale. Ce qu'on perdait en revenus de billetterie, on essayait de le gagner avec les commanditaires, mais ce n'était pas suffisant. Les revenus n'étaient pas à la hauteur des assistances, d'autant que les comptoirs de nourriture étaient détenus par la Ville de Montréal. C'était une période difficile, la famille Saputo a perdu beaucoup d'argent.»

Devant 1961 spectateurs, les séries éliminatoires commencent de la meilleure des manières, avec une victoire à domicile contre le Salsa, 2-1, lors de la demi-finale aller. La rencontre est pliée dès le premier quart d'heure grâce à des réalisations de Barker et d'Harbor, mais elle est de nouveau marquée par l'indiscipline des Montréalais, Concina recevant un carton rouge à la 69<sup>e</sup> minute de jeu, provoquant l'ire de Gazzola. Le match retour, à Los Angeles, est à sens unique: les Californiens remportent une victoire de 3-0, nette et sans bavure. Particularité de l'époque, les deux équipes ne sont pas départagées à la faveur du cumulatif des buts; si, à l'issue des matchs aller et retour, chaque équipe a gagné une fois, une nouvelle mini-rencontre indépendante de 30 minutes est disputée sur-le-champ pour couronner le vainqueur. Immédiatement après avoir été corrigé par le Salsa, l'Impact retourne donc sur le pré.

Pendant la pause, Gazzola se demande s'il fera entrer Enzo Concina ou non. Bien qu'il ait été suspendu pour le match retour, il était admissible au mini-match! L'entraîneur décide finalement de garder le même alignement, ayant confiance en son onze partant. Après 30 minutes, les deux équipes sont à égalité, 0-0, et on doit les départager par des tirs au but.

« On a gagné, mais Enzo était fâché! Encore aujourd'hui, il dira sûrement que c'était la pire des décisions, que j'étais le pire des entraîneurs! » en rit encore Gazzola.

Dans les derniers jours de préparation à la finale, l'entraîneur fait imprimer des t-shirts arborant la devise du groupe : *Absolute intensity* (« intensité absolue »). Plus qu'un slogan, c'est une mentalité sans demi-mesure qu'il cultive auprès d'un groupe remonté comme un coucou, aussi montréalais qu'intense, de Marco Rizzi à Nick De Santis, en passant par John Limniatis et Rudy Doliscat.

« Nos matchs intraéquipes étaient parfois aussi compétitifs que nos matchs de ligue. L'argent récolté avec les amendes était distribué à l'équipe gagnante. Il ne s'agissait pas d'une somme énorme, quelques centaines de dollars tout au plus, qu'il fallait diviser en une dizaine de parts... Même si j'avais simplement mis une barre Mars en jeu, ils auraient tout donné! Tout ce qu'on entreprenait devenait une compétition. »

Toute l'intensité des Montréalais est requise pour la finale. Il faut dire que le défi est de taille : battre le Colorado, ce qui n'a jamais été accompli en sept occasions depuis la naissance de l'Impact. D'un côté, la fluidité offensive des Américains; de l'autre, la structure et la discipline des Québécois. Le plan de Gazzola est d'exploiter la contre-attaque ainsi qu'une faiblesse observée : Colorado se laisse déséquilibrer défensivement dans les transitions.

« On avait deux semaines pour préparer la finale, se souvient Gazzola. On s'est entraînés sans trop de pression durant la première, puis on s'est concentrés davantage sur l'opposition durant la deuxième. Tout le long, Enzo, que je n'avais pas fait jouer dans le mini-match décisif, pensait qu'il serait remplaçant parce que je ne le mettais jamais avec l'équipe des titulaires lors des entraînements, mais, la veille du match, j'ai

nommé mon alignement, et Enzo en faisait partie. Et il a joué son meilleur match au cours de cette finale!»

Les Foxes, qui tentent de faire la passe de trois dans l'APSL, et déjà vainqueurs à deux reprises cette saison à Claude-Robillard, se heurtent en ce 15 octobre 1994 à l'ego blessé de Jean Harbor, alors meilleur marqueur de l'histoire de la ligue. Qui s'y frotte s'y pique! «Ça faisait quelques fois que j'entendais dire que leur défenseur, Robert Lipp, m'empêchait de jouer à ma manière et que ça expliquait une partie de leurs succès contre nous. Pendant la finale, je lui ai montré qui était le professeur et qui était l'élève!» raconte Harbor après coup à Martin Smith du *Journal de Montréal*. En plus d'intimider celui qu'il considère pourtant comme l'un de ses bons amis, Harbor inscrit le seul but du match, d'un coup franc direct surpuissant, véritable boulet de canon en pleine lucarne.

«Si on avait joué ce match 10 fois, je ne sais pas combien de fois on l'aurait gagné, reconnaît Gazzola. On a marqué notre but et, dès lors, c'était à eux de s'ouvrir un peu. Colorado était une équipe plus talentueuse avec le ballon et elle a eu ses occasions. D'ailleurs, lors d'une action en deuxième mi-temps, sur un coup de pied de coin, John Limniatis a arrêté le ballon avec sa tête... alors qu'il était allongé à terre! Il protégeait le deuxième poteau et, après un cafouillage dans la surface, il est tombé, et le ballon a heurté son visage avant de sortir. C'était vraiment drôle parce que le ballon et la tête de John ne se connaissaient pas! Il ne le frappait jamais de la tête, il ne voulait rien savoir de ça. Tout le monde en a donné un peu plus en finale.»

À cinq minutes de la fin du match, Harbor, déçu, cède sa place au «joker de luxe» de la saison 1994, Mauro Biello. «Harbor était un monstre, un attaquant de puissance, mais il ne pouvait pas finir le match, alors j'ai envoyé Biello, comme



durant toute la saison, justifie Gazzola. Il n'était pas un titulaire avec l'Impact, mais il avait cette capacité à embarquer et à changer l'allure d'un match avec sa vitesse quand on devait aller marquer un but ou même quand on menait et qu'on jouait la contre-attaque. »

Biello en était à sa deuxième année avec l'Impact. En 1993, il s'était cassé le pied avant le camp d'entraînement; on lui avait signifié que le club signerait 25 joueurs et qu'il était le 26<sup>e</sup> dans la hiérarchie. Il est néanmoins resté, il a continué à travailler et a commencé à se retrouver sur le banc, petit à petit. Puis, en 1994, il est devenu un *super sub*, entrant en fin de match. « Entrer en jeu et gagner cette finale, à 22 ans, c'était un sentiment extraordinaire! dit Mauro Biello. Ce titre de 1994 représentait plus qu'un trophée: il signifiait qu'on gardait ce sport en vie dans notre ville. Même si on jouait presque gratuitement, il fallait gagner pour continuer à avoir une équipe et une ligue. Après ce succès, on savait qu'on était en sécurité à Montréal. Notre plus grande inquiétude, c'étaient les autres villes, car, chaque année, il y avait des faillites, mais, nous, nous avions Joey Saputo derrière nous, un passionné! Et nous, notre travail était d'établir les fondations du futur. »

Au coup de sifflet final, le stade au complet s'invite sur le terrain pour communier avec ses joueurs. La cohue est telle qu'il est impossible de procéder à la remise du trophée sur la pelouse; elle aura donc lieu dans le vestiaire, une bonne trentaine de minutes plus tard, une fois les joueurs capables de s'y frayer un chemin.

Parmi les 8169 spectateurs qui ont assisté au sacre de l'Impact, il y en a un qui n'est pas comme les autres: Nevio Pizzolitto. Le défenseur, qui a disputé la Coupe du monde des moins de 17 ans avec Gazzola, est un spectateur bien plus qu'averti, puisqu'il s'est entraîné toute la saison avec l'Impact,

sans pour autant avoir de contrat avec l'équipe. «J'étais au premier rang, dans le survêtement vert et blanc de mon équipe junior, le Sporting-Patriotes, dit-il. On venait de gagner le championnat canadien et on était tous présents au match. Même si je jouais avec le Sporting-Patriotes, je m'entraînais quasiment chaque jour avec l'Impact, comme Valerio me l'avait demandé. Dès le coup de sifflet final, on a tous sauté les clôtures et on a couru sur le terrain. Je n'avais jamais vu un stade plein comme celui-là à Montréal, ça voulait dire qu'on pouvait y arriver ici ! L'année suivante, j'ai signé mon premier contrat avec l'Impact. C'était juste 5000 \$, mais je n'avais que 18 ans, et le club savait que je n'allais pas vraiment jouer... Malgré tout, il fallait essayer de se comporter en professionnels, bien manger, ne pas sortir, ne pas fumer, même si l'argent n'était pas encore au rendez-vous. Ça forme le caractère ! Le sacrifice commence là. »

Le parcours en séries de l'Impact est marqué par une petite brouille entre des joueurs, qui espèrent un boni (non prévu au préalable) en cas de victoire finale, et Camillo Lisio, le président du conseil d'administration et chef de la direction de Saputo Inc., qui chapeaute également le club. Si Lisio refuse et campe sur ses positions, arguant que les joueurs sont déjà payés pour gagner, Lino Saputo prend l'initiative personnelle de les récompenser pour leur triomphe, offrant 1000 \$ à chacun.

«Les gars des autres équipes n'en revenaient pas. Ils ne connaissaient pas les Saputo. La veille de la finale, on est même allés au Château Vaudreuil ! Chacun avait sa chambre, et on a mangé comme des champions», se souvient Mike Moretto.

Ce repas est marqué par une autre initiative du père de Joey Saputo, Lino Saputo, venu faire un discours au Château

Vaudreuil. Il a annoncé aux joueurs que, s'ils gagnaient la finale, il sortirait toutes ses voitures et il organiserait un défilé au centre-ville. « Et il l'a fait! C'était incroyable. Il n'y avait pas autant de monde que pour la coupe Stanley, bien sûr, mais rien que de le faire, c'était fantastique. C'était une belle publicité pour l'Impact de Montréal! » affirme Nick De Santis. « La parade rue Sainte-Catherine, wow! ajoute Limniatis. Lino Saputo a sorti une vingtaine de voitures de collection, rien que ça valait le déplacement. Devant, il avait placé une Rolls-Royce des années 1940, il y en avait seulement une poignée d'exemplaires dans le monde, apparemment. Moi, je conduisais une Cadillac décapotable. On a réussi à faire un sacré défilé, et ç'a aidé à ce qu'on nous prenne au sérieux. »

« Imaginez : je n'avais que 30 ans! s'exclame Gazzola. Le président, Joey Saputo, n'avait que 30 ans lui aussi. C'était quand même spécial de marquer l'histoire si tôt, d'instaurer immédiatement au sein du club une culture de performance de haut niveau, avec des standards élevés. On a montré qu'on pouvait gagner, même si le produit était "fait maison", avec des joueurs locaux. Et ce n'était pas un coup de chance : en 1995, 1996 et même 1997, on a terminé en tête du classement de la saison régulière. Une équipe qui remporte la coupe quatre fois de suite, on appelle ça une dynastie, OK, mais un club qui remporte son championnat trois années consécutives, on appelle ça comment? »

Le titre, l'envahissement du terrain, le défilé, les accolades... Un soir d'octobre 1994, l'Impact a créé un premier souvenir collectif fort, un ancrage autant qu'un cap pour l'avenir. « Gagner à domicile, il n'y a rien de mieux », s'émeut De Santis. Ce sens d'appartenance, ce sens de... nous! Joey était prêt à tout pour gagner, et ce titre lui a donné confiance. Nous, nous savions ce que nous avions fait pour en arriver à

ce genre de moment où l'on se sent important. On a essayé de promouvoir le club, partout, tout le temps. On allait dans les Provigo, les Metro, on s'asseyait avec des cartes et on demandait aux gens si on pouvait leur signer un autographe. C'était notre réalité. On voulait que les gens sachent qu'il y avait une *autre* équipe professionnelle à Montréal, on voulait que le soccer devienne important. On a posé les premières pierres de l'Impact dans l'espoir qu'il deviendrait ce qu'il est aujourd'hui. »



## BÉNIS SOIENT-ILS

Une finale, ça ne se joue pas, ça se gagne. C'est bien connu. Et pour ce faire, tous les moyens sont bons.

Armé de cette idée et guidé par la superstition, le gérant d'équipement, Mike Moretto, décide d'influencer à sa manière le résultat de la finale du championnat de l'American Professional Soccer League (APSL) de 1994, entre l'Impact de Montréal et les Foxes du Colorado. Il faut dire qu'en deux saisons d'existence, le Bleu-Blanc-Noir a mordu la poussière à six reprises en temps réglementaire contre son rival américain, en plus de perdre une autre fois à l'issue d'une séance de tirs au but.

Menés par leur capitaine, Robin Fraser, les Foxes, doubles champions en titre de l'APSL, sont les favoris dans cette finale – et c'est un euphémisme. Elle a néanmoins lieu en terres montréalaises et, comme l'idée le veut, tout peut arriver dans le sport! Surtout lorsqu'un homme comme Mike Moretto, tenaillé par le désir de procurer à son club n'importe quel gain marginal, dirige ses pas vers l'église catholique Madre dei Cristiani, à LaSalle!

«Je suis allé à l'église avec tous les maillots des joueurs de l'Impact pour que le prêtre les bénisse, raconte-t-il. Le problème, c'est que les gardiens de but avaient trois maillots aux couleurs différentes, mais que je n'en avais pris qu'un!

Plus tard, Pat Harrington, notre gardien, m'a demandé son maillot vert. Or, j'avais seulement fait bénir son maillot violet! Alors, j'ai prétendu que je n'avais pas son uniforme vert, ce qui n'était pas vrai du tout. Mais je ne voulais pas rompre la bénédiction... »

À en croire Moretto, cette finale, remportée brillamment par Montréal au score de 1-0, a bel et bien été le théâtre d'une intervention divine. Ou peut-être que Dieu, ce sont les hommes, mais qu'ils ne le savent pas, comme disait Jacques Brel! Quoi qu'il en soit, la finale a été le théâtre d'un événement hors du commun, peut-être un exercice de foi.

«Durant le match, Colorado attaque, un joueur prend sa chance, tire... et la balle s'arrête sur la ligne! se souvient Moretto. Ça aurait dû être un but! Je me suis dit que je devais bel et bien croire en Dieu à partir de là! Dieu a arrêté le ballon en plein sur la ligne de but, il n'y a pas d'autre explication possible! »

Heureuse bénédiction des maillots! Qui n'avait d'ailleurs pas eu lieu dans n'importe quelle église ni n'avait été faite par la main de n'importe quel prêtre. En fait, cet épisode raconte à lui seul un pan de l'histoire du soccer au Québec, finalement récompensé et mis en valeur par ce trophée de l'APSL gagné un soir d'octobre 1994 devant 8169 spectateurs réunis au Centre Claude-Robillard.

«Padre Di Rossi a été prêtre à Madre dei Cristiani pendant près de 25 ans. Quand j'ai joué à LaSalle, qui était ma communauté, il n'y avait pas de club de soccer: si tu voulais jouer, il fallait que tu sois un enfant de chœur. Et j'en étais un. Ce prêtre était notre entraîneur. Il avait une *van* et nous conduisait aux matchs, où nous jouions contre une autre église, puis une autre, etc. Alors, quand j'ai commencé à travailler dans le soccer professionnel, il était tellement fier de moi... Un jour,

je l'ai appelé: "Padre Di Rossi, pouvez-vous bénir mes maillots?" Il a dit oui sur-le-champ! Il a ouvert l'église et a procédé à la bénédiction, juste parce que nous nous connaissons.»

La main de Dieu a-t-elle décidé du résultat de cette finale? Qui sait! Par contre, le doute n'est pas permis à propos de la couleur du sang de Moretto et des pionniers de l'Impact: bleu, blanc et noir.



# TABLE DES MATIÈRES

<b>Préface</b> .....	9
<b>Avant-propos</b> .....	13
Ainsi est né l'Impact de Montréal .....	15
La première pierre.....	23
Bénis soient-ils .....	35
Et si Biello était parti?.....	39
S.O.S. – <i>Save Our Soccer</i> .....	45
Un coup de fil providentiel .....	53
Nous sommes Montréalais .....	59
Le miracle de Vincello .....	67
Voir Santos Laguna... et mourir .....	79
De l'enfer au paradis .....	91
David Testo, le pionnier .....	97
La création de l'Académie .....	105
Jesse Marsch, l'heureux élu.....	113
L'affaire Brian Ching .....	123
Ô capitaine, mon capitaine.....	131
Di Vaio, premier joueur désigné.....	139
Le Volcan suisse .....	149

<i>Grande Nacho!</i> .....	161
Le but le plus important de l'histoire de l'Impact.....	171
À 45 minutes du bonheur... ..	181
Le phénomène Drogba .....	193
Et un... et deux... et trois à zéro!.....	201
Coup de poker.....	209
L'instinct du gardien.....	215
Les lignes de la discorde .....	219
Le rêve brisé.....	225
L'ère Garde .....	239
Saputo passe la main .....	255
L'Impact devient le CF Montréal .....	261
Les valeurs de la famille Impact.....	273
<b>Conclusion</b> .....	283
<b>Remerciements</b> .....	284